

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE - 72

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES
COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

N° 72 mars 1975

ASSEMBLÉE ORDINAIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

8 mars 1975

La séance est ouverte à 17 h 05 sous la présidence de M. Jean Leclant, président.

Compte rendu de la précédente assemblée

Mme France Le Corsu, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la précédente assemblée ordinaire du 5 juin 1974.

Distinctions

M. Jean Vercoutter, vice-président, annonce l'élection de M. Jean Leclant à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et sa nomination au titre de Chevalier de la Légion d'Honneur.

M. Jean Leclant annonce, à son tour, l'élection de M. Jean Vercoutter comme membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

Membres excusés

Mme Billot, M. L. Masson, Prof. Maystre, M. Menjaud, Dr Murat, M. Régeon, Général Toulouse, Prof. Heerma van Voss, Prof. Yoyotte.

Nouveaux membres

Mlle Amiel, Comtesse Apraxine, M. Baquet, Mme Bénazeth, Mme Bertrand, M. Boyaval, M. Cartreau, Mlle Cros, Mme Gravier, Mlle Joseph, Mlle Labouche, Mlle Legouet, M. Ahmed Massoud, M. Nérambourg, Mlle Nocon, M. Panier, M. Pluvinage, M. Terry, Mlle Thélamon, M. Thill, M. Tiano, Musée égyptien de Stockholm.

Publications de la Société

Les *Bulletins* des séances de juin et d'octobre 1974 vont paraître groupés sous le double numéro 70/71.

Le tome 26 de la *Revue d'Égyptologie* a paru et sera mis en vente incessamment. Le tome 27 a été donné à l'impression.

Communications

1. Prof. Dr H. W. MÜLLER : L'obélisque Albani (à Munich) avant son transfert à Paris.

2. Prof. P. BARGUET : Les dimensions du temple d'Edfou et leur signification.

La séance est levée à 18 h 40.

MEMBRES BIENFAITEURS, 1975

Prof. ALTENMULLER
M. J. ANDRÉ
M. BAER
Prof. BARGUET
M. BECKER
M. BÉDARD
Mme BELLION
Baronne de BENOIST
Mme BERTRAND
Mme BLOTIÈRE
Mlle BONHÊME
Mme BOUTAKOFF
M. BRIOT
Mlle BRU
M. CARAPALIS
M. CAUDERLIER
M. CHOUX
M. COULON
M. DERCHAIN
Mme DIENY
Mlle DOLZANI
Duchesse d'ESTE
M. R. FAVRE
Mlle GENAILLE
M. GOBY
M. J.-C. GOYON
M. GUILMIN
M. HÉNON
Mme de KERPEZDRON
Mlle L. LAMY
M. LAUER
Mme LAURENT
Dr LECA
Mlle LETELLIER
Mme MARTIN
Mme MASPERO
M. L. MASSON
M. MENJAUD

Mlle NEIMAN
M. PADRO Y PARCERISA
Mme PALA
M. PAOLUCCI
Mme PARENT
M. PFIRSCH
Prof. POSENER
M. PROST-MARECHAL
Mme RASSART-DEBERGH
M. RAZOULS
M. ROGER-MACHART
M. RUDRAUF
Mme SABATHIER
M. de SAVIGNAC
Mme SCHOTT
M. SÉCHERAIT
Dr SIMON
M. SOURDIVE
Dr TOSI
Gal TOULOUSE
M. URRUELA QUESADA
Mme VANDIER
Mme VAUTRIN
Prof. VERCOUTTER
M. VILLANOVA
M. de VRIES
M. WARE
M. Max YOYOTTE
Mme ZIEGLER
UNIVERSITÉ DE LIÈGE
INSTITUT D'ÉGYPTOLOGIE de LYON

L'OBÉLISQUE ALBANI (A MUNICH) AVANT SON TRANSFERT A PARIS

H.W. MÜLLER

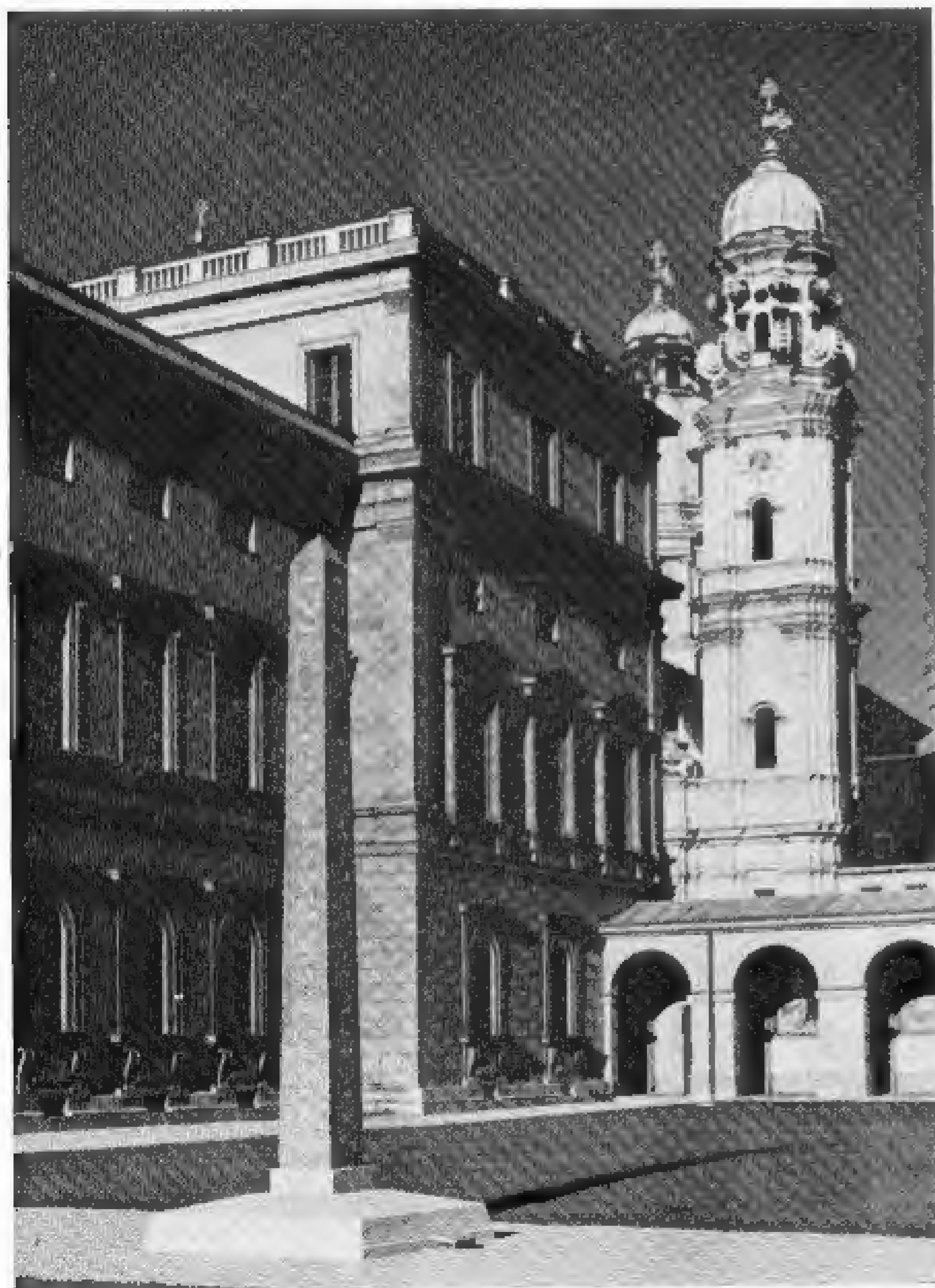
J'aimerais présenter une communication très sommaire sur l'obélisque Albani. L'histoire complète de ce monument, autant que je puisse le prévoir, doit paraitre dans les comptes rendus de l'Académie Bavaroise.

Sur le transport de cet obélisque de Rome en France, sur son séjour à Paris de 1802 à 1815, sur son montage avec une statue colossale du Général Desaix, place des Victoires à Paris, en 1810, M. Jean Humbert a présenté une communication à une réunion de cette Société[1]. Dans un autre article érudit, *Les obélisques de Paris, projets et réalisations*[2], le même auteur a présenté une documentation encore plus complète et, entre autres, il a écrit en détail le sort et l'odyssée de l'obélisque Albani.

De plus, M[me] Kanawaty a réuni tous les documents concernant cet obélisque depuis son départ de Rome jusqu'à son

départ de Paris, documents conservés dans les archives du Louvre et à la Bibliothèque Nationale de Paris. Cette documentation n'est pas encore publiée.

L'obélisque Albani devant la Résidence de Munich.



A cause de ces études et recherches de mes collègues français, je me limiterai à l'histoire de cet obélisque *avant* son départ de Rome en France, c'est-à-dire à la traduction de ses inscriptions, au problème de son emplacement primitif et à la documentation sur cet obélisque jusqu'à son érection dans le parc de la Villa Albani .

L'obélisque Albani se trouve à Munich depuis 1816; il fut acquis en 1815 par le prince Ludwig, le futur roi Louis I de Bavière (1825-1848). Conservé depuis 1833 dans la « salle égyptienne » de la Glyptothèque de Munich[3], il fut érigé en 1972 devant la Résidence, au Hofgarten[4], précisément devant l'entrée du Musée égyptien. Il porte des inscriptions hiéroglyphiques sur les quatre côtés. Dans la littérature, il a gardé le nom de son ancien possesseur, le cardinal Alessandro Albani, fondateur de la Villa, via Salaria à Rome, mort à l'âge de 85 ans en 1777.

Au nom du cardinal Albani est lié étroitement celui de Winckelmann, savant allemand, auteur d'une première Histoire de l'art antique[5]. Winckelmann était le protégé du cardinal, son ami et conseiller dans toutes les questions artistiques et archéologiques; il vint à Rome en 1755 et mourut en 1768[6].

Malheureusement, on ne sait quand l'obélisque fut acquis par le cardinal. Un obélisque dans une villa romaine en ce temps-là était une rareté; seule, la Villa Mattei[7] en possédait un au milieu de son jardin. Les obélisques romains étaient bien connus et protégés depuis le XVIe s. par une sorte de loi papale de protection des monuments antiques. Le cardinal Albani eut l'ambition d'acquérir un tel monument égyptien de granit rouge pour le placer dans son parc.

Dans une lettre[8] de décembre 1760, Winckelmann écrit que le cardinal s'était mis en rapport avec la princesse

Barberini pour acheter l'obélisque dont trois fragments se trouvaient dans le Palais Barberini. L'achat était presque conclu pour 550 *scudi* (« écus ») mais, au dernier moment, la princesse se retira de cette affaire. Il s'agissait de l'obélisque dédié par l'empereur Hadrien à Antinoüs, aujourd'hui sur le Pincio à Rome[9].

L'achat d'un obélisque ne se trouve mentionné dans aucune des nombreuses lettres de Winckelmann et pas davantage dans un guide de Rome de 1763, par l'abbé Filippo Titi, contenant un chapitre de description de la Villa Albani[10]. Il manque également dans les *Historisch-Kritische Nachrichten von Italien* de J.J. Volkmann de 1770[11], mais dans les suppléments de J. Bernouli en 1777[12] on trouve ce qui suit : « Aussi les jardins de la Villa Albani sont agrandis. Sur une place circulaire, point de départ de huit allées, formant une étoile, se trouve un joli obélisque; le cardinal s'est emparé de lui au dernier moment quand un Anglais avait presque réussi à l'enlever hors de l'Italie ».

L'obélisque, naturellement, est également mentionné dans le premier catalogue des monuments de la Villa Albani de 1785 par Paolo Giunchi[13] : « Entre les quatre Hermès se trouvant au commencement du parcours principal du parc, on voit de loin un obélisque *avec quatre bas-reliefs égyptiens de granit sur le socle* ». Ce sont les bas-reliefs qui se trouvent toujours au Louvre[14].

Je n'ai pas eu la fortune de trouver de documentation sur l'année, ni sur le mode d'acquisition de l'obélisque par le cardinal, ni de dessin de l'obélisque au milieu du parc, sur son socle où étaient encastrés les bas-reliefs égyptiens[15].

Il est intéressant de constater que, dès avant 1800, l'obélisque Albani a été confondu avec l'obélisque trouvé en 1791 dans le sanctuaire de la Fortune à Praeneste-Palestrina, et entré à cette époque dans la collection de Stefano Borgia

à Velletri[16]. Mme de Genlis[17], dans ses mémoires, propagea une anecdote que le cardinal de Bernis lui avait racontée, disant qu'Alessandro Albani voulait acheter l'obélisque du prince de Velletri, qui résistait absolument à cette offre; mais profitant d'une absence du prince, le cardinal aurait envoyé des soldats pour dévaster son domicile et s'emparer de l'obélisque.

Celui du parc de la Villa Albani avait alors la même apparence qu'aujourd'hui; il est composé de trois morceaux : celui du bas de 1,20 m de haut; celui du milieu de 3,20 m et celui du haut, y compris le pyramidion, de 1,20 m, soit une hauteur totale de 5,60 m.

L'archéologue danois Zoega a bien décrit l'obélisque mais sans illustration. Il nous donne la précieuse information que seul le grand bloc du milieu est antique; les deux autres morceaux sont des additions de la main de Paolo Cavaceppi[18], tailleur de pierre et sculpteur et, depuis 1760, au service du cardinal Albani. Cavaceppi a copié très exactement quelques groupes de l'inscription hiéroglyphique originale. Son dernier signe (du sphinx) illustre même l'Histoire de l'art de Winckelmann[19].

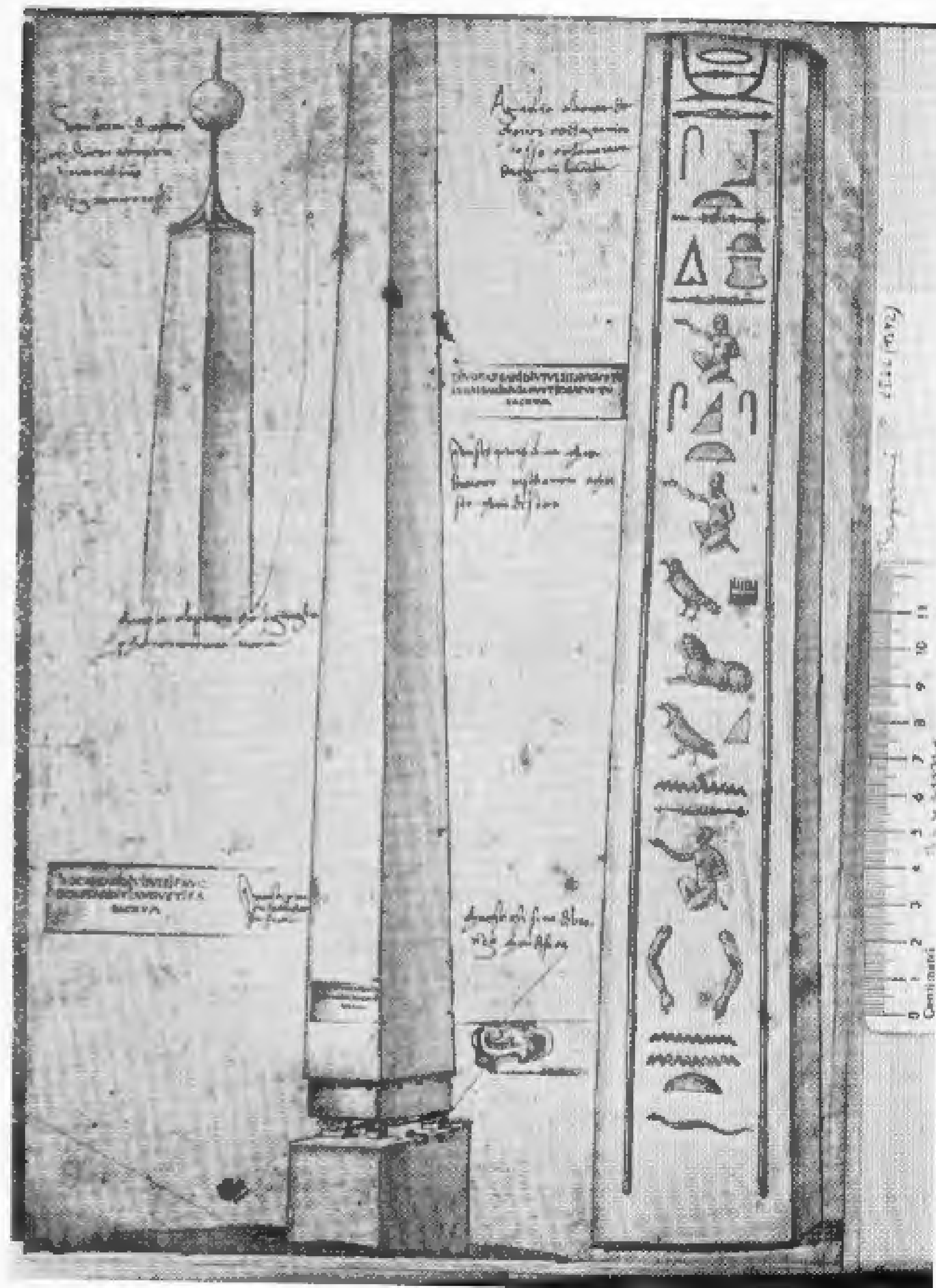
En 1660 environ, Athanase Kircher[20] décrit et illustre la partie antique de notre obélisque qui servait à cette époque de pierre angulaire dans le Palazzo Caualieri, Piazza de Branca à Rome (dans la VIIe Région, nommée Regola ou Arenula), aujourd'hui Piazza Cairoli. Le dessin ne montre pas le bloc complet, la partie inférieure étant enfouie dans le terrain ou dans le mur. On ne connaît ni l'emplacement exact, ni la date de construction, ni celle de la démolition du Palais Caualieri. Les vues et plans de Rome du XVIe au XVIIIe s.[21] indiquent de grands changements dans l'urbanisme de la Regola.



Rome, Piazza di Branca 1625 (di Glov. Maggi).

Mais Athanase Kircher n'est pas le premier témoin de notre obélisque et la Regola n'est certainement pas son emplacement originel. Un dessin d'un maître romain-ombrien du commencement du XVI[e] s. (1510 env.) nous en apporte le plus ancien document. Ce dessin se trouve au Musée Bonat à Bayonne[22]. On y voit à gauche l'obélisque du Vatican qui se trouvait à côté de Saint-Pierre jusqu'en 1586, année où il fut érigé[23] au milieu de la place. A droite, se trouve la reproduction très exacte du bloc antique de

Le bloc original de l'obélisque Albani, dessin anonyme vers 1510.



notre obélisque. Ce dessin nous fait connaître son état parfait *avant* sa restauration par Cavaceppi. C'est de toute évidence la partie inférieure d'un obélisque, l'inscription originale se terminant avant les deux derniers hiéroglyphes, additions de la main de Paolo Cavaceppi.

Mais cette étude de 1510 nous donne une autre information très importante : les mots écrits de la main de l'artiste : *Agulia a la torre de Chonti e é di granito rosso e é lavorata da ogni banda* : « Aiguille à la Tour Conti, de granit rouge et travaillée de chaque côté » (c'est-à-dire avec des hiéroglyphes). Le dessin nous montre que le fragment en 1510 était déjà coupé net à sa partie supérieure; peut-être l'avait-on utilisé comme pilier.

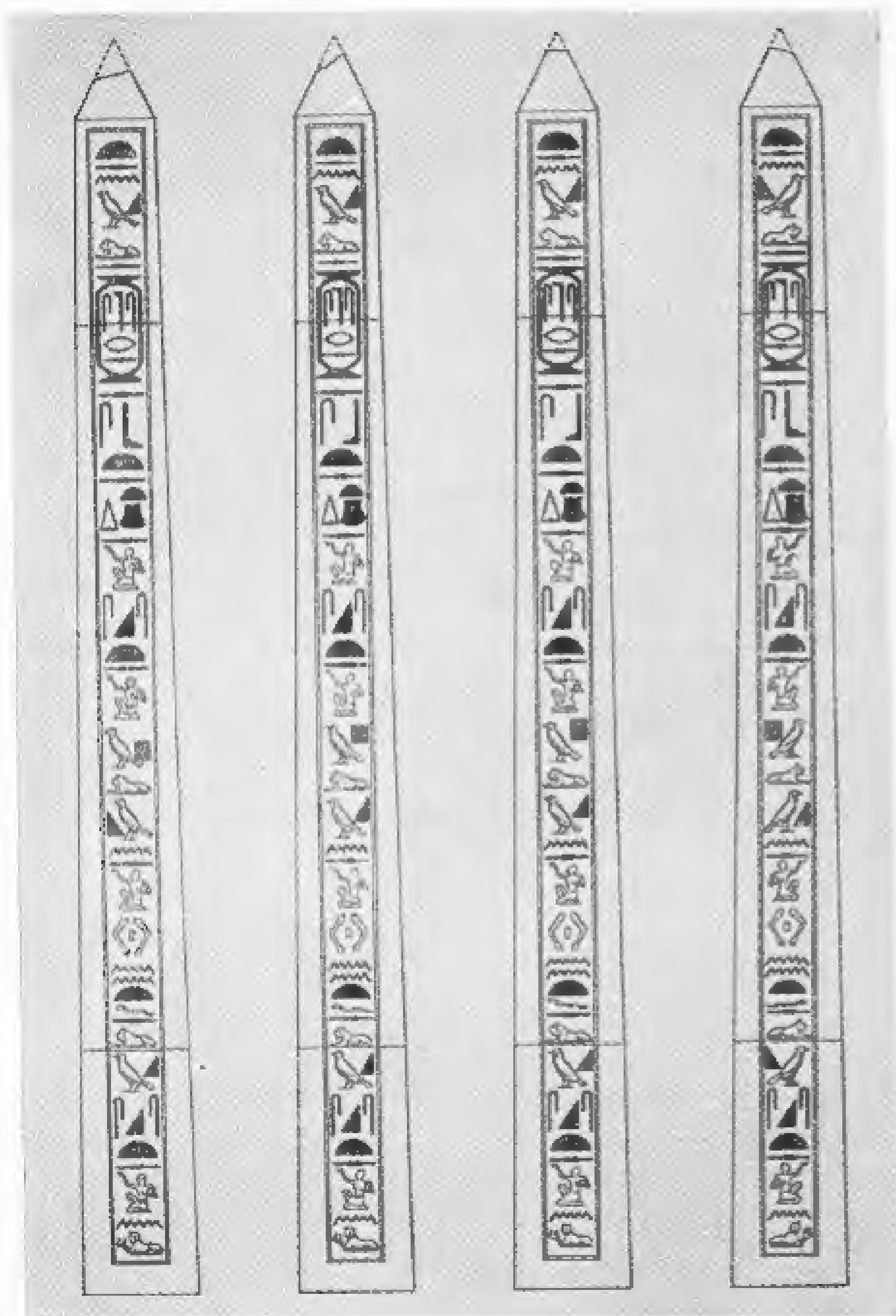
Voici le moment de chercher à traduire l'inscription, puisque nous avons devant nous la pièce originale contenant la fin du texte hiéroglyphique *avant* la restauration. Les deux hiéroglyphes (signe de l'eau et lion), très habilement ajoutés par Cavaceppi (voir fig. p. 16), avaient rendu problématique l'interprétation du texte depuis F. J. Lauth et R. Lepsius[23]. L'inscription commence en haut avec la partie inférieure d'un cartouche où se reconnaît le reste du titre « Kaisaros » et ensuite « Sebastos » (Auguste). Suit un groupe commençant avec *dj* et finissant avec le déterminatif d'un homme assis. Spiegelberg[24] a lu ce groupe comme le prénom romain « Titus » et nous pouvons accepter cette interprétation. Champollion[25] avait déjà lu les groupes suivants « Sextius Africanus ». La fin de l'inscription (deux bras, puis deux *n* et un *t*) était restée obscure jusqu'à maintenant, à cause des hiéroglyphes ajoutés par Cavaceppi. L'obélisque Borgia (voir fig. p. 17) porte, après le même nom « Titus Sextius Africanus », le mot *sꜥḥꜥ.f*, « il a érigé ». On peut donc supposer, dans le groupe correspondant de l'obélisque Albani, quelque synonyme d'« ériger ». Le sens primitif du signe des bras est «plier les bras», «embrasser», etc[26].

Grâce à une suggestion du Professeur Posener qui s'est très aimablement occupé de cette question, nous pouvons lire ce groupe *sḥn.f* et traduire « il a introduit (l'obélisque dans un temple) », le *t* n'étant pas à lire.

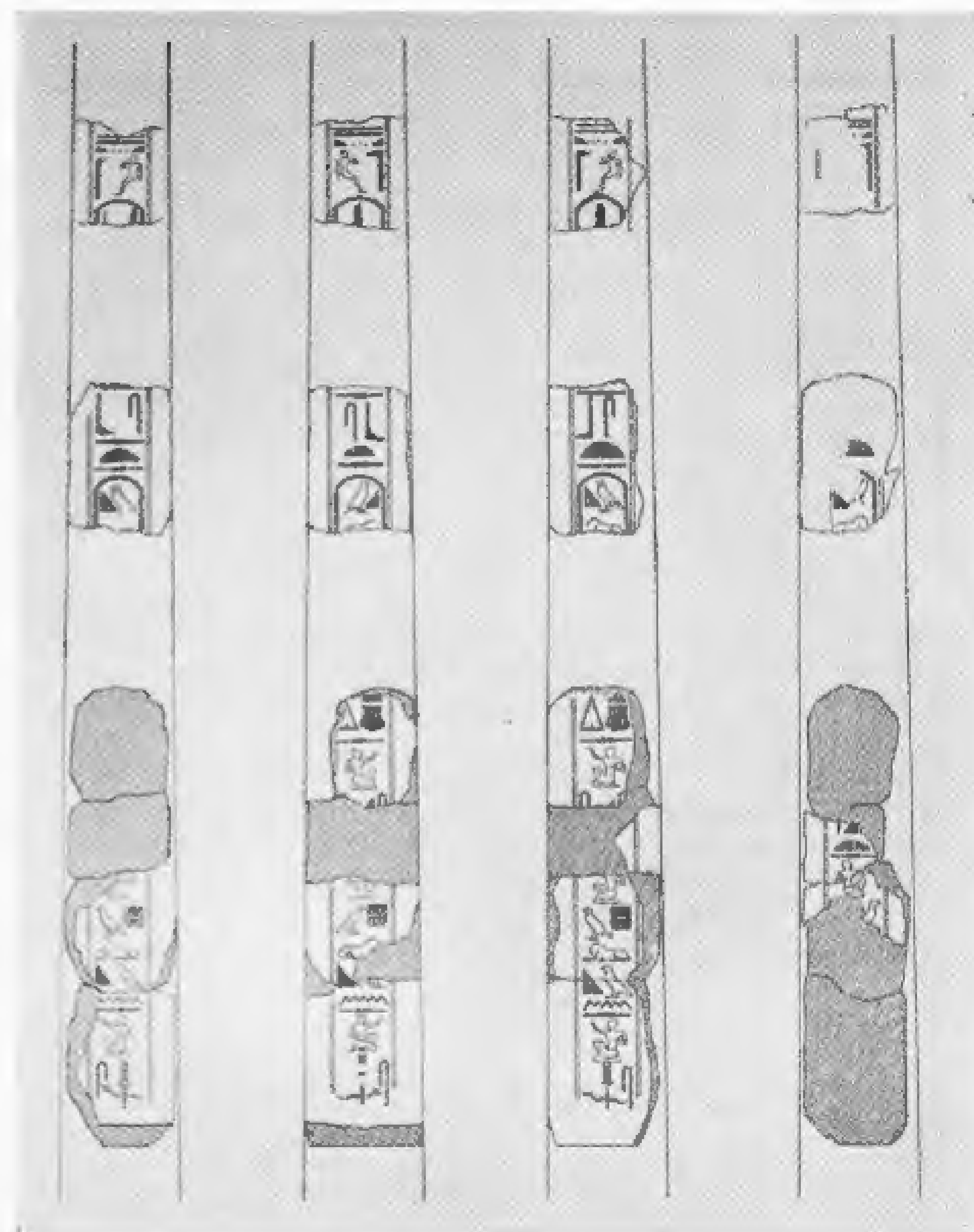
Ainsi l'inscription de l'obélisque Albani, dans son état fragmentaire, nous donne une partie très incomplète de la titulature « Kaisaros Augustus » et le nom de « Titus Sextius Africanus » qui a introduit l'obélisque, probablement dans un temple.

Ce nom est attesté plusieurs fois et à plusieurs époques[28], mais il n'existe pas dans les listes des préfets d'Egypte[29]. Pour identifier notre personnage, il faut utiliser l'obélisque Borgia, depuis 1817 au Musée de Naples, donnant le même nom : « Titus Sextius Africanus il a érigé (cet obélisque) ». Zoega, qui a publié et donné un dessin de ce monument, nous indique aussi l'endroit où il fut trouvé : *in ruinis veteris Praeneste anno 1791*[30]. En 1872, au cours des fouilles de Praeneste[31] et précisément sur la terrasse inférieure de la ville, dans le voisinage de l'endroit où fut trouvée au XVIIᵉ s. la fameuse mosaïque nilotique[32], on fit la découverte de deux nouveaux fragments de granit rouge, l'un de 43 et l'autre de 58 cm, plus étroits que la partie supérieure de l'obélisque Borgia, avec les restes de cartouches et de titres impériaux (voir fig. p. 17). Un des morceaux, provenant de la partie supérieure de l'obélisque, porte l'inscription « [Seigneur des] deux pays », « l'enfant du dieu » (en latin : *Divi filius*) et le commencement dans un cartouche d'« Autokrator ». L'autre fragment, d'un diamètre un peu plus large mais ne se raccordant pas au précédent, porte le titre « Sebastos » (Auguste) et le commencement d'un cartouche avec les lettres *k*, *aleph* et *r* (ou *l*). Théoriquement, on pourrait attribuer les signes de ce cartouche à Caligula, Claude ou Caracalla. Mais à ma connaissance, et d'après Gauthier, *Livre des Rois*, une telle orthographe n'est attestée

Les inscriptions de l'obélisque Albani.



L'obélisque Borgia avec les fragments trouvés à Praeneste.



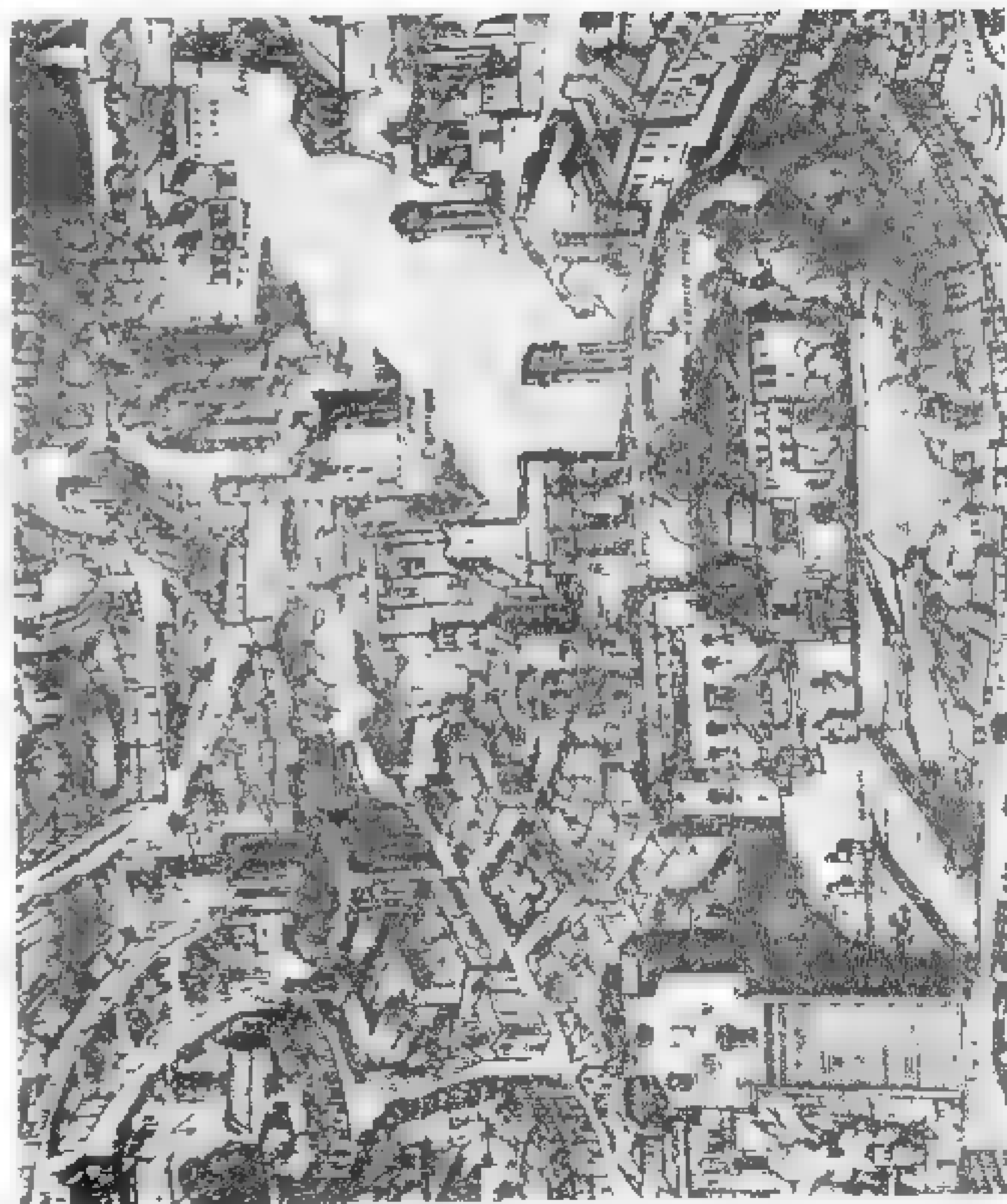
pour aucun de ces empereurs. Le titre « enfant de Dieu », d'après les textes démotiques, est limité aux empereurs Tibère et Claude[33]. Pour cette raison, il est permis de lire « Claudius »

En prolongeant vers le haut les côtés de l'obélisque Borgia et en introduisant les nouveaux fragments, on aurait un obélisque de 5 m de hauteur environ (voir fig. p. 17) On peut conclure de ces faits très fragmentaires que les deux obélisques avec le nom de Titus Sextius Africanus ont du être érigés sous le règne de Claude, l'un à Praeneste, l'autre à Rome. Or un Titus Sextius Africanus est attesté sous Claude par plusieurs inscriptions[34], il fut probablement admis dans le patriciat en 48 et il est souvent nommé dans les actes des Fratres Arvales[35], congrégation de 12 membres seulement dont faisait partie l'empereur lui-même

Nous connaissons donc maintenant deux obélisques fragmentaires portant le nom de Titus Sextius Africanus, probablement de mêmes dimensions, parce que leur diamètre de base est le même (52 cm correspondant à une coudée royale égyptienne). L'un a été trouvé au sanctuaire de la Fortune à Praeneste; l'autre est attesté à Rome depuis le commencement du XVIe s. Tous deux auraient été érigés sous Claude. Il n'existe aucun motif de supposer que ces deux obélisques auraient formé à l'origine une paire devant un seul et même sanctuaire. Il est aussi improbable que l'un ou l'autre de ces obélisques ait eu un jumeau, disparu à Rome et à Praeneste, comme c'est le cas pour la paire d'obélisques du sanctuaire d'Isis à Bénévent[36]

A Praeneste, la documentation archéologique est un peu plus explicite qu'à Rome, à la Tour Conti. Les deux morceaux de granit rouge ont été trouvés sur la terrasse inférieure du sanctuaire de la Fortune primigenia[37], située au pied du mont Ginestro et précisément au voisinage de l'édifice dans lequel, au XVIIe s. fut découverte la fameuse mosaïque nilotique Cette mosaïque, qui recouvrait le sol

« Torre dei Conti 1593
di Antonio Tempesta





Forum Augusti, Forum Nervae et Torre dei Conti

d'une grotte en abside, est toujours d'une date incertaine. César favorisa le sanctuaire de Praeneste. La divinité vénérée ici, la Fortune primigenia n'a été que plus tard assimilée à l'Isis égyptienne[38]. Quel pouvait être le motif de Titus Sextius Africanus pour ériger ici un obélisque en l'honneur de l'empereur Claude ?

Quant à l'obélisque de Rome, la Tour Conti a été construite par le pape Innocent III au XIIIe s. certainement sur des fondations antiques[39], peut-être à l'emplacement du petit temple d'Aedes Telluris, dieu de la Terre lié à Cérès[40]. Le Forum de Nerva avec le Temple de Minerve, à côté de la tour, est postérieur à Claude. Mais à cent mètres environ, c'est le Forum d'Auguste avec le temple de Mars Ultor[41], « Mars vengeur ». On sait que les Fratres Arvales y célébraient des fêtes officielles *pro salute imperatoris*[42]. Or les principales fêtes des Fratres Arvales sont étroitement liées à l'agriculture. Le petit temple de Tellus pourrait donc être aussi considéré comme lieu d'érection de l'obélisque Albani

NOTES

1. *BSFE* 62, 1971
2. *La Revue de l'Art* 23, 1974
3. A. Furtwangler - P. Wolters, *Beschreibung der Glyptothek König Ludwig's I. zu München*, 1910, p. 23 - 5, n° 22
4. H. W. Müller, *Staatliche Sammlung Ägyptischer Kunst*, 1972, p. 1 sq. La date de l'obélisque qui y est donnée (Trajan) est dépassée.
5. J. J. Winckelmann, *Geschichte der Kunst des Altertums*, 1re partie, Dresden 1764
6. L. Justi, *Winckelmann und seine Zeitgenossen*, 2e éd. 3 vol., 1898
7. Sur l'obélisque Mattei à la Villa Celimontana (« Capitolinus »), v. E. Iversen, *Obelisks in Exile*, I, p. 106 sq., fig. 89, 91, 92. R. Preimesberger dans *Münchner Jahrbuch der bildenden Kunst*, IIIe série, vol. XXV, 1974, p. 112 sq.
8. *Winckelmanns Briefe*, éd. W. Rehm et H. Diepolder, vol. 2, Berlin 1954, p. 108 (lettre n° 377 du 9 déc. 1760); cf. Justi, o.c. t. 2, p. 330
9. Iversen, *o.c.*, I, p. 161 sq.; p. 167 sq. (« Barberinus »)
10. *Descrizione delle Pitture, Sculture e Architetture esposte al pubblico in Roma, opera cominciata dall'Abate F. Titi*, Roma 1763; Villa Albani p. 441 - 5
11. Vol. II, Leipzig 1770, p. 820 - 5
12. *Zusätze zu den neuesten Reisebeschreibungen von Italien*, I, Leipzig 1777, p. 587
13. *Indicazione antiquaria per la Villa suburbana ... Albani*, Rome 1785, p. 54, n° 528
14. Inv. B. 44 - 47; illustrés chez Iversen, *o.c.*, I, p. 180 sq., n. 14, fig. 163 a - d (opp. p. 161)
15. Les archives de la villa Albani-Torlonia à Rome n'étant pas accessibles.
16. G. Zoega, *De Origine et Usu Obeliscorum*, Rome 1797, p. 80 sq.
17. *Mémoires de Madame de Genlis*, éd. F. Barrière, Paris 1857, III, in *Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'Histoire de France pendant le XVIIIe siècle*, XV
18. Zoega, *o.c.*, p. 80 - 2, n. 3
19. *O.c.*, 1re partie, n. 8; éd. Phaidon-Wien 1934, pl. 4 « n. 8 »
20. *Ad Alexandrum VII Obelisci Aegyptiaci nuper inter Isaei rudera effossi interpretatio hieroglyphica*, Rome 1666, p. 136
21. A.-P. Frutaz, *Le Piante di Roma*, Rome 1962, II, tav. 315, I.I, tav. 374 et 410 - cf. plan de 1625 de Giovanni Maggi, plan de 1693 d'Antonio Tempesta, plan de 1748 de Giovanni Batt. Nolli.
22. Jacob Bean, *Dessins italiens de la Collection Bonat*, n° 252, V (N. I. n° 1522, A. I. n° 1342), cf. A. Roullet, *The Egyptian and Egyptianizing Monuments of Imperial Rome*, 1972, p. LVIII, commentaire p. 161, n° 82, où l'obélisque du dessin a été confondu avec le « Borgianus »

Pour l'auteur du dessin, v A. Schmitt dans *Munchner Jahrbuch der bildenden Kunst*, IIIe série, vol. XXI, 1970, p. 99 - 128

23 Cf Iversen, *o.c.*, I, p. 19 sq.

24. Lauth dans *ZÄS* 4, 1866, p. 92 sq. et *ZÄS* 5, 1867, p. 17 sq Lepsius, *ibid.*, 4, p. 95 et 5, p. 20.

25. *ZÄS* 56, 1920, p. 102 sq

26 *Précis du Système Hieroglyphique des Anciens Egyptiens*, 2e éd., Paris 1827 p 30 et pl 13, nos 224 et 225.

27 *Wb.* V, p. 50 *(knj)* et III, p. 468 sq *(sḫn)*

28 Pauly Wissowa, *RE*, IIe série, II, 1923, col 2043 sq., nos 13-17

29 A. Stein, *Die Präfekten von Ägypten in der Römischen Kaiserzeit* Diss. Bern 1950; et T Zawadski dans *CdE* XLIV, 1969, p. 106 - 17

30. *O.c.*, p. 83, illustré p. 192

31 O Marucchi in *Bolletino dell'Istituto di Correspondenza Archeologica*, Rome 1881, p. 255 sq et Rome 1882, p. 248 - 51; Id in *Bolletino della Commissione Archeologica Comunale di Roma*, XXXII, 1904, p 252 - 7, Id., *Guida Archeologica della città di Palestrina*, 3e éd Rome 1932 p. 69 et fig. 17

32 G Gullini, *I Mosaici di Palestrina*, 1956.

33. Pestman, *Chronologie égyptienne d'après les textes démotiques*, Leyde 1967, César pas encore (p. 84), mais Tibère (p. 90); pas Caligula (p 94), mais Claude (p. 96

34. PW II, 1923, col 2043 n° 15

35. PW II, 1896 col. 1463 - 1486 « Arvales Fratres »

36. H W Muller, *Der Isiskult im antiken Benevent* (*MÄS* 16), Berlin 1969 p. 10 sq., Iversen in *AcOr* 1975 (à paraître)

37 PW XXII, 2 1954, col. 1549 - 1556 : « Praeneste »; col. 1554 sq « Kult », v note 32

38 J. Leclant, *Inventaire Bibliographique des Isiaca* II Leiden 1974 Index p. 247 « Praeneste », M. Malaise, *Les Conditions de pénétration et de diffusion des Cultes égyptiens en Italie*, Leiden 1972, p. 186, 347, 401

39 E Amadei, *Le Torri di Roma*, Rome 1932, p. 22 - 4, R Lanciani *Storia degli scavi di Roma*, Rome 1902 1908. p. 29, 38

40 PW IX, 1934, col. 804 sq. : « Terra Mater » et « Tellus »

41 PW XIV 1930 col. 1924 sq., « Mars Ultor »; E. Nash, *Bildlexikon zur Topographie des Antiken Rom*, 1961 ,p. 401 sq

42 PW II, 1896, col 1483 sq. « Arvales Fratres »

LES DIMENSIONS DU TEMPLE D'EDFOU ET LEUR SIGNIFICATION

P. BARGUET

Par l'abondance et la richesse des textes qui couvrent ses murs, le temple d'Edfou est, avec celui de Denderah, celui qui apporte à l'égyptologue la documentation la plus précieuse et la plus étendue, tant sur le rituel du culte et des fêtes, que sur la géographie de l'Égypte ancienne et sur la cosmogonie locale. D'autre part, les textes inscrits sur la façade du sanctuaire de chacun d'eux nous font connaître l'essence même du temple, conçu comme un véritable être humain, un organisme vivant qui a été, lors de sa consécration, animé magiquement par le rite de « l'ouverture de la bouche » et qui, désormais, s'éveille chaque matin (avec ses images divines, statues et bas-reliefs, ses portes, ses salles, ses objets sacrés) au moment précis du lever du soleil et s'endort, le soir, en même temps que sa ville[1].

Les différentes parties du temple ont, du reste, en elles-mêmes une signification : le pylone, construction témoignant du triomphe royal et dont la résonance solaire a été bien montrée[2], a, par son architecture, une signification cosmique : ses deux massifs trapézoïdaux, semblables aux deux hauteurs qui bordent le col de l'horizon, sont identifiés à Isis et Nephthys, chargées de tirer des ténèbres souterraines le disque solaire, à l'aube, pour lui permettre d'éclairer le monde; le soleil est alors conçu comme un enfant 𓀔, il est l'Horus matinal; lors de certaines fêtes, sa statue monte, par l'escalier oriental du temple, sur le toit, pour s'unir à son disque lumineux, qui est son âme

Le pronaos, avec ses colonnes, représente la masse végétale, de roseaux à l'origine, ayant constitué le premier support, l'île flottante initiale qui fut stabilisée par le Démiurge et devint le perchoir du faucon solaire Horus, comme on peut le voir sur le mur extérieur sud de la salle[1]. Mais en même temps, comme le précisent les inscriptions gravées sur les bandeaux de frise de ses colonnes, il représenterait le fourré de papyrus qui avait abrité le petit Horus, fils d'Isis dans l'île de Khemmis; le roi est identifié à chacun des supports végétaux de la salle, très exactement un papyrus dont le nom varie, mais qui est parfois nommé « un (papyrus-) *khemmite* »[3].

D'autre part, les textes précisent que, pour protéger ce domaine sacré de l'attaque d'un serpent, génie chtonien, une compagnie de dieux-soldats fut constituée; distribués en quatre groupes ils formèrent un vivant quadrilatère tout autour de lui[4]. Or, les dimensions de l'enceinte du temple expriment, par elles-mêmes, l'exclusion du serpent et la présence de l'enfant-dieu dans le temple.

C'est une fois achevée la construction de ce temple solaire primitif, prototype du temple actuel, par Thot et Sechat assistés des maîtres-d'œuvre, que sont précisées les dimensions du monument et de son enceinte de roseaux par des nombres, chacun immédiatement suivi d'une phrase dont il est l'équivalent chiffré[5].

1) Texte du mur d'enceinte : « Les deux Seigneurs (Tanen et Rê) se rendirent alors à la grande enceinte. « La construction a été rapide », dit Rê, d'où le nom Le-rapidement-construit donné à ce mur; (ce que) Thot enregistra. Les Sages interrogèrent Rê, Tanen et l'ennéade : « Quelles sont les dimensions ? » — « Cela fait 400 (coudées), *iḫ ṯy dr* , et 300, *iḫ ḫ mtr* ». On se rendit au lieu où était le temple, la place où fut tué le serpent » (*Edfou* VI, 320[11]-321[1]).

Le texte énumère ensuite, par une succession de jeux de mots, les différents noms du temple créé pour Rê, le nom

principal étant La-Maison-de-l'apparition-du-Château-du-Behedetite; puis le discours direct reprend : « Quelles sont les dimensions, Thot ? », dit Rê. — « 110 (coudées), *iḫ šm n(sm) mtr* ; 90, *iḫ psḏ dr* ». — « Les dimensions sont efficientes », dit Horus, d'où (le nom) Celui-dont-les-dimensions-sont-efficientes ». Le texte énumère alors les parties de ce temple, avec leurs dimensions : « 15, *iḫ mtr dwз* ; 50, *m di isw* ; 45, *m ḥw mdww* » (*Edfou* VI, 323[9]-324[2]).

2) Texte du pronaos. Il s'agit du premier temps des cérémonies de fondation, le rite de « tendre la corde », accompli par le roi et Sechat. Les sept dieux constructeurs à tête de bélier établissent les quatre côtés de l'enceinte du temple : « un mur de 300 sur 400, Le-rapidement-construit l'appelle-t-on; un sanctuaire est à l'intérieur, Le-grand-trône est son nom, et toutes ses salles sont selon la règle; le temps qui lui est imparti est l'éternité, la durée qui lui est fixée est la pérennité » (*Edfou* IV, 353[1-3]).

Les dimensions sont indiquées par Thot, qui les inscrit sur sa tablette : pour le temple, « longueur, 110, *iḫ šm pз Rʿ (m) mtr im.s* ; largeur 90, *iḫ psḏ Rʿ im.s m nsw-bity* »; pour l'enceinte, « 300, *iḫ pз ḫ mtr im.s* ; 400, *sḫ (m) ṯy dr m-ḫnt.s* » (*Edfou* IV, 352[14]).

3) Enfin, d'autres mesures sont encore consignées, en d'autres endroits du temple :

« 20, *dr ḏd.tw imw in ḥwt-nṯr.f* » (*Edfou* V, 3[1]; VI, 7[1]).

« 80, *m ḫnm n.f sinw.f m*... » (*Edfou* V, 3[1]).

« 113, *iḫ šm n(sm) mtr in ḫ (m)-ḫnt ḥm.f* » (*Edfou* VI, 7[2]).

On remarque que, dans tous les cas, la phrase qui suit le nombre est introduite par un élément grammatical, qui est *iḫ* , *m* ou *dr* ; si l'on avait toujours *iḫ* , on pourrait penser qu'il s'agissait là seulement d'un vœu pieux, cette particule ayant une valeur optative et exprimant un futur éventuel[6]; le fait que *m* (= *n*) lui est parfois substitué, et aussi *dr* , tous deux signifiant « parce que », autorise à faire de chaque phrase une proposition causale.

400	[hieroglyphes]	E. VI, 320 [13]
	[hieroglyphes]	E. IV, 352 [14]
300	[hieroglyphes]	E. VI, 320 [13]
	[hieroglyphes]	E. IV, 352 [14]
113	[hieroglyphes]	E. VI, 7 [3]
110	[hieroglyphes]	E. VI, 323 [4]
	[hieroglyphes]	E. IV, 352 [13]
90	[hieroglyphes]	E. VI, 7 [4]
	[hieroglyphes]	E. V, 3 [3]
	[hieroglyphes]	E. VI, 323 [4]
	[hieroglyphes]	E. IV, 352 [13]
80	[hieroglyphes]	E. V, 3 [4]
50	[hieroglyphes]	E. VI, 323 [9]
	[hieroglyphes]	E. VI, 324 [2]
45	[hieroglyphes]	E. VI, 324 [2]
20	[hieroglyphes]	E. VI, 7 [4]
	[hieroglyphes]	E. V, 3 [4]
15	[hieroglyphes]	E. VI, 323 [9]

On a ainsi, pour chaque dimension, les traductions suivantes :

« 400, et ainsi le serpent en sera exclu »
« 300, et ainsi l'enfant y sera présent »
« 113, et ainsi il y aura déplacement avec régularité, de la part de l'enfant, dans son temple »
« 110, et ainsi Rê s'y déplacera avec régularité »
« 90, et ainsi Rê y brillera en roi de Haute et Basse Égypte » (var. : « parce qu'il brille là en roi de Haute et Basse Égypte »)
« 80, parce qu'il s'est réuni à sa ville... »
« 50, parce que louange est donnée »
« 45, parce que les paroles sont consacrées »
« 20, parce que la louange est exprimée par son temple »
« 15, et ainsi l'aube sera montrée (?) »

L'équivalence établie réside dans la phonétique des éléments en présence : pour les centaines 400 et 300, seuls semblent compter leschiffres 4 (*fdw*) et 3 (*ḫmt*), qui sonnent, le premier comme *f(y) dr*, le second comme *ḫ mtr*, le *r* final étant amui. On a ensuite :

113 *(š-mdw-ḫmt)= šm n(-m) mtr in ḫ m-ḫnt ḥm.f*
110 *(š-mdw)= šm n(-m) mtr*
90 *(psdyw)= psḏ dr*
80 *(ḫmnyw)= ḫnm.n.f niwt.f*
50 *(diyw)= di i3w*
45 *(ḥm-diw)= ḥw mdww*
20 *(ḏwty)= ḏd.tw i3wt in ḥwt-nṯr.f*
15 *(mdw-diw)= mtr dwꜣ* [10]

Que faut-il penser de ces équivalences ? S'agit-il d'une simple spéculation sur les nombres ? On sait que les Égyptiens étaient friands de jeux de mots, de calembours plus ou moins heureux, pour expliquer, par exemple, des noms propres ou des noms géographiques; des jeux sur les

nombres se trouvent dans les Textes des Pyramides, les Textes des Sarcophages et, pour le Nouvel Empire, dans l'Hymne à Amon de Leyde[11], mais le chiffre ou le nombre n'y a pour équivalent qu'un mot. A Edfou, c'est une phrase qui exprime un nombre, et nous sommes tenté de voir, dans ce procédé, une transposition chiffrée des données essentielles propres à un temple déterminé, celles-ci imposant les mesures correspondantes, en coudées, du monument lui-même. On sait que ce qui caractérise, où que ce soit, un espace sacré, c'est la permanence des manifestations divines qui l'ont une fois consacré; cette permanence est entretenue par les rites du culte, et une clôture, une enceinte protectrice, indiquait au profane le danger qu'il pouvait y avoir à y pénétrer. Mais l'Égypte est allée plus loin, semble-t-il, que toute autre civilisation : par ses seules dimensions, un temple égyptien, dont tous les textes nous disent qu'il est en harmonie avec le cosmos, et particulièrement avec la marche du soleil, exprimait l'essentiel de sa raison d'être, et, par là, en imposait physiquement et magiquement l'idée. Ici, dans le cas particulier d'Edfou, on précise que les mesures de l'enceinte et du temple sont « les mesures de Thot » (E. VI, 7[3]), que « toutes les mesures sont efficientes au plus haut point » (E. VI, 7[3]); et Thot est défini comme « celui de Maât, celui qui établit l'ordonnance, le savant, l'excellent, l'expert, l'exact, le juste, le dieu qui réglemente ce pays » (E. VI, 169[1]).

Dans toutes les sociétés primitives, les nombres ont une valeur magico-religieuse; mais ici, comme le remarquait Brugsch, il semble qu'on ait toute une philosophie, comme dans le système pythagoricien, où les nombres recèlent une notion particulière; là, les éléments des nombres sont les éléments des êtres, les nombres, les figures et les volumes ayant une personnalité. Peut-être avons-nous ici la marque de l'influence exercée, selon Diodore de Sicile, par les

prêtres égyptiens, qui auraient reçu Pythagore dans leurs temples de Memphis, Héliopolis et Thèbes, durant son séjour de quelque 22 ans, sous le règne d'Amasis; ces prêtres, philosophes et sages, Démocrite les appelait *harpedonaptes*, « tendeurs de cordes », i.e. des géomètres-arpenteurs; c'est que géométrie et exactitude, donc règle et norme, expriment aussi une valeur morale. « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre ! », aurait inscrit Platon sur l'entrée de sa maison, si l'on en croit le très savant byzantin Joannès Tzetzes (dans ses *Chiliades* VIII, 971-4), qui en donne le commentaire suivant :

« Devant son vestibule, Platon se trouvait avoir écrit : « Que nul n'entre dans ma demeure s'il est géomètre ! ». C'est-à-dire : que nul injuste ne s'introduise ici ! Car la géométrie est équité et justice ».

Cette équité (et égalité)-justice correspond très exactement à ce que les Égyptiens désignaient du nom de Maât, dont Thot établissant les mesures du temple est, comme nous l'avons vu, le représentant.

NOTES

1. Blackman-Fairman, *A group of texts inscribed on the façade of the sanctuary in the temple of Horus at Edfu* (*Miscellanea Gregoriana*, 1941, p. 397 sq.); Id., *The consacration of an egyptian temple according to the use of Edfu* (*JEA* 32, 75 sq.).

2. Derchain, *Réflexions sur la décoration des pylônes* (*BSFE* 46, 17 sq.).

3. De Rochemonteix, *Le temple d'Edfou*, I, p. 549[2].

4. Chassinat, *Le temple d'Edfou*, X, pl. CV.

5. Id., *Ibid.*, III, 39[1] et [3]; cf. Fairman, *ASAE* 43, 273 - 4 et *JEA* 30, 21 - 2.

6. Barguet, *La décoration extérieure du pronaos d'Edfou* (*BSFE* 61, 26 sq.).

7. Dans son article *Bau und Maasse des Tempels von Edfu* (*ZÄS* 9, 138 sq. et 10, 1-2), Brugsch avait déjà reconnu certaines de ces équivalences.

8. On notera que les constructions employees derrière *ḫ* sont anormales : construction pseudo-verbale ou infinitif absolu; dans le premier cas, il convient de donner au pseudo-participe le sens causal, bien attesté ailleurs.

9. La correspondace numérique impose la transcription *ḥw mdww*, et non *ḥw ḫrwyw*, qui signifierait « les ennemis son frappés ».

10. On peut hésiter entre les deux transcriptions *dwꜣ* et *dıw* ; la lecture *dıw* est en effet possible, le signe étant alors une simple variation matérielle de l'étoile; mais une lecture *dwꜣ* confirmerait l'hypothèse de Sethe (*Von Zahlen und Zahlworten bei den alten Aegyptern*, p. 25) voyant dans l'étoile (à cinq pointes) une dérivation de l'étoile *dwꜣ* (du matin).

11. Cf. Zandee, *De Hymnen aan Amon van Papyrus Leiden I, 350*, p. 129.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

COLLÈGE DE FRANCE

Place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05

COMPOSITION DU BUREAU

Correspondance administrative et bulletin :

M[lle] F. LE CORSU, Cabinet d'Égyptologie, Collège de France, place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05.

Correspondance financière :

Société Française d'Égyptologie (même adresse).

Compte de Chèques Postaux :

N° 2093-33 Paris.

Compte bancaire :

Banque Rothschild, 21, rue Laffite, Paris (9[e]). (Libeller les chèques à l'ordre de : « Société Française d'Égyptologie ».)

REVUE D'ÉGYPTOLOGIE

Correspondance scientifique :

Cabinet d'Égyptologie, Collège de France, place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05.

Correspondance commerciale et commandes :

Éditions KLINCKSIECK, 11, rue de Lille, 75007 Paris.